

Sylviane Chatelain

Déchirures

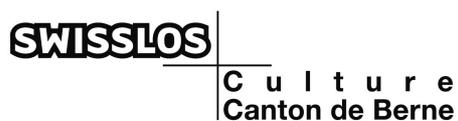
nouvelles

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



LA PUBLICATION DE CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'AIDES ACCORDÉES
PAR LE CONSEIL DU JURA BERNOIS
ET PAR LA COMMUNE DE SAINT-IMIER

CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'UNE AIDE ACCORDÉE
PAR L'OFFICE DE LA CULTURE DU CANTON DE BERNE/SWISSLOS



« DÉCHIRURES »,
QUATRE CENT CINQUIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE JANINE GOUMAZ
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : © PIERRE CHATELAIN
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, 2014
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-443-4
Tous droits réservés
© 2018 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

Sylviane Chatelain

Déchirures

nouvelles

LA VOISINE

E LLE SE RETROUVE toujours devant cette porte. Une inquiétante porte de bois, démesurée, si lourde qu'elle doit tirer de toutes ses forces sur la poignée pour qu'une fine raie de lumière apparaisse, une déchirure, dans l'obscurité, dans les voiles épais d'ombre et de silence massés autour d'elle, qui lui permet enfin de se glisser au-dehors, de s'échapper.

La place de l'église, déserte tout à l'heure, est maintenant noire de monde. Une multitude de visages indistincts dans la brusque clarté du jour, de corps soudés, un amalgame à travers lequel elle essaie en vain de se frayer un passage avant de remarquer que tous, malgré des arrêts, des détours, progressent dans la même direction. Un mouvement presque imperceptible, une lente dérive qui l'entraîne, avec eux, au haut d'une étroite rue en pente.

Une rue qui se remplit et se vide aussitôt parce que la foule qui s'y déverse, en se rangeant de chaque côté sur les trottoirs, se fend devant elle comme une pièce de tissu qu'après un coup de ciseaux l'on écarte et divise en deux parts égales.

Et bientôt elle s'aperçoit qu'elle est la seule à avancer encore, enfermée entre cette double haie d'inconnus qui s'étend à perte de vue, les regards de tous braqués sur elle, ironiques, réprobateurs. Elle ne pense plus qu'à s'y soustraire, cherche et découvre avec soulagement une brèche, un espace libre où se loger, où disparaître.

Ensuite, comme eux, les yeux tournés vers le départ de la rue, elle attend.

Et c'est seulement au moment où lui parviennent les premières notes de musique qu'elle prend conscience du silence qui a régné jusqu'ici. Le silence de l'église. L'étrange silence de la foule agglutinée autour d'elle. Le silence absolu d'une surdité brusquement guérie.

C'était un long cortège. Un flot bigarré de fanfares, parfois impétueux, parfois languissant et finalement interrompu, retenu en aval par on ne savait quel obstacle. Et soudain ce musicien planté devant elle. L'étoffe rêche de son uniforme, les courbes dorées de son instrument. Une mèche en travers du front, des gouttes de sueur sur les ailes du nez. Son souffle. Trop proche, une présence indifférente et menaçante, monstrueuse. Elle essaie de reculer, mais c'est impossible, le mur des spectateurs pressés dans son dos lui résiste, la repousse en avant.

Et tout à coup il n'est plus là, repris par le courant, emporté par les vagues qui de nouveau déferlent, enflent, chacune brièvement assourdissante, bientôt chassée et supplantée par la suivante. Une tempête, un bouillonnement de

sons perçants, éclatants, un fracas de voix qui se heurtent et se brisent. Battement, grondement, martèlement des tambours, des bottes qui frappent le sol, des sabots sur les pavés. La danse contrainte et nerveuse des chevaux, leurs dents découvertes, le frémissement de leurs muscles, la terreur dans leurs yeux qui roulent. Au-dessus de tout cela, l'écume éphémère des visages.

Et puis plus rien. Ce vide inattendu dans lequel, après un moment d'hésitation, un léger flottement, la foule s'engouffre et elle aussi, brassée à présent par les remous qui se forment dans le sillage du cortège, auxquels elle s'abandonne longuement, lui semble-t-il, avant d'échouer, elle ignore par quel hasard, sur ce pont qui enjambe le fleuve, d'où, accoudée au parapet, elle observe un autre pont bordé, comme la rue au début, d'une double rangée de spectateurs immobiles.

Elle se penche. L'eau dévale une pente invisible, s'approche et fuit, vient et s'en va. Présente, absente. Contrairement au cortège, ni hésitation ni rupture. Une effusion tranquille, un épanchement infini. L'élan calme et puissant de cette masse sombre, lisse et luisante qui emprisonne le regard, l'attire dans son propre vertige, le précipite dans le gouffre ouvert sous les arches de pierre.

Sur l'autre pont s'épuisent les échos discordants des fanfares qui avancent par saccades de plus en plus brèves et découragées avant de renoncer complètement. Courbés sous

la brûlure du soleil, tous attendent. Aucune agitation. Personne ne s'impatiente, ne se déplace, ne tente de s'évader. Les drapeaux pendent sans force le long des hampes. La musique s'est tue.

Elle non plus ne bouge pas. Elle ne le peut pas, ne peut pas dénouer les liens qui l'attachent à ce cortège engourdi, à cette foule pétrifiée.

Elle ne peut que se pencher de nouveau sur l'eau. C'est alors qu'elle la voit ralentir sa course, comme si le cœur du fleuve au loin faiblissait, comme si se figeait peu à peu le sang noir qui coulait entre ses rives et que se creusait, sous ses yeux, le silence obstiné de la mort.

Rosalie, réveille-toi, tout va bien, réveille-toi. Elle est penchée sur sa fille, lui caresse la joue. Ses paupières tremblent, s'entrouvrent, se referment, elle n'a pas l'habitude qu'on la tire de son sommeil. Elle lui ôte le bas de son pyjama, l'assied, enlève le haut, la recouche, un instant nue sur le drap, sans défense, l'habille rapidement avant de la serrer dans ses bras, la tête appuyée à son épaule pour lui cacher le désordre autour d'elle, les étagères vides, les tiroirs empilés par terre à côté de la commode, les cartons qu'elle a remplis à la faible lumière de la veilleuse jusque tard dans la nuit. Pour qu'elle ne s'effraie pas en voyant des inconnus pénétrer dans sa chambre.

Elle l'installe à sa place dans la cuisine, déballe les pains au chocolat que Rosalie lui réclame toujours quand elles font des courses. Elle n'en veut pas. Elle n'a pas faim. Tant pis, tu les mangeras plus tard.

Cela ne se passe pas comme elle l'a imaginé. Elle s'attendait à des questions, de l'affolement, des larmes ou de la colère, à devoir la rassurer, la consoler. Mais elle ne dit rien, refuse de quitter

sa chaise. Elle se contente d'observer, derrière la porte vitrée, les hommes qui passent dans le couloir en emportant ses affaires et ses meubles. Trop calme, passive et indifférente, comme si elle avait compris qu'il n'y avait rien à faire sinon s'enfermer dans le silence pour se protéger, nier ce bouleversement incompréhensible. Ou peut-être, c'est ce qu'elle espère, est-elle seulement mal réveillée.

Elles sont parties en même temps que le camion. La petite trotte, sa main dans la sienne, muette et résignée, si appliquée pourtant à la suivre qu'elle ne peut s'empêcher tout à coup de s'accroupir pour la soulever, la prendre dans ses bras. À présent elle se hâte, les cheveux de sa fille sous ses lèvres, sa main agrippée à son cou, elle ne veut pas la perdre.

ELLE LES REGARDE, appuyée d'une épaule au mur, le rideau à peine écarté. Elle ne veut pas qu'on la voie. Elle n'aime pas se montrer.

Le camion se vide rapidement. Un homme qui s'affaire à l'intérieur, deux autres qui disparaissent, lourdement chargés, dans la maison. Ensuite des heurts, des exclamations dans la cage d'escalier, des pas irréguliers, plus calmes quand ils redescendent.

Sur le trottoir une pile de cartons, une table et des chaises.

Un lit d'enfant.

Il n'y a plus d'enfants dans cette maison. Depuis longtemps.

Et celui qui va vivre ici, où est-il ?

On l'a peut-être donné à garder. Il ne sera de retour que ce soir ou demain, quand on aura mis un peu d'ordre dans sa chambre, rangé ses habits et ses jouets, fait son lit.

Où il est là, un étage au-dessous, avec ses parents occupés à recevoir leurs meubles, à indiquer où il faut les déposer, livré à lui-même, un peu perdu. Elle a beau tendre l'oreille, elle

n'entend rien. Rien que la voix et les pas des déménageurs dans l'escalier.

D'ailleurs, c'est fini. Ils plient des couvertures, les empilent à l'arrière du camion. Ils sont prêts à partir quand une femme sort de la maison et les rejoint. Elle discute un moment avec eux, leur serre la main avant de se rapprocher en hâte de l'entrée, un visage encore jeune, mais soucieux, fatigué, des yeux levés tout à coup dans sa direction.

Elle lâche le rideau, recule, se réfugie dans son fauteuil. Il fait déjà sombre. Elle se sent bien dans la pénombre à attendre la nuit, quand s'adoucissent les tranchants, les arêtes, les contours blessants des meubles et des objets qui encombrant la chambre, quand se dissipent peu à peu les frontières qui les séparent, chacun se répandant, s'épanchant dans un autre jusqu'à ce que tous se confondent, qu'il n'y ait plus rien autour d'elle que cet amalgame de silhouettes diffuses, de légères et obscures présences qu'elle peut organiser à sa guise, plus rien, ni vérités ni mensonges, que ces bras amis qui ne se rebutent pas à son contact, qui l'enveloppent au contraire étroitement, la consolent et la bercent, son corps enfin semblable à tous les corps endormis.

E L L E L ' A R E T R O U V É E assise sur le matelas de son lit, encore posé par terre au milieu des cartons. Elle lui a proposé de l'aider à en vider quelques-uns. Rosalie a secoué la tête, refusé de bouger. Ses petites mains croisées entre les genoux, un peu voûtée, désespérée.

Alors elle s'est dépêchée, s'est contentée d'ouvrir celui qui contenait ses affaires pour la nuit. Elle l'a soulevée, installée dans son fauteuil. Elle a porté le matelas sur le lit, tendu le drap, arrangé, autour de l'oreiller, les animaux en peluche, voilà tout est là, comme avant, et ta nouvelle chambre est plus grande que l'ancienne, tu auras de la place pour jouer.

Rosalie s'est laissé déshabiller, s'est couchée, le visage fermé.

Elle ne l'entend plus. Elle ne l'a pas rappelée comme d'habitude pour lui réclamer à boire, se plaindre qu'il faisait trop sombre, demander qu'elle allume la lampe.

Plus tard elle entrouvre sa porte, s'avance sur la pointe des pieds. Sa fille, si menue, toute ramassée, ne bouge pas, tournée contre le mur.

Sa respiration est régulière. Elle hésite, ne se décide pas à partir. Elle la regarde dormir.

ELLE N'A TOUJOURS PAS quitté son fauteuil. Il est tard. L'enfant, s'il est là, un étage au-dessous, doit s'être endormi.

Des enfants qui dorment, elle en a observé au parc, dans leurs landaus. Rien qu'un visage, la plupart du temps, qui émerge d'une couverture. Un duvet de cheveux. Les renflements bleutés des paupières. La courbe d'une joue. Un souffle ténu, si transparent qu'il est impossible de se convaincre qu'il ne vient pas de s'éteindre. Parfois une main qui dépasse, un poing minuscule qui se crispe brièvement quand une vague infime de bruit ou de vent le caresse.

Mais celui qui habitera ici n'est plus un bébé. Sur le trottoir, elle n'a pas vu un berceau mais un petit lit. Pas de barreaux. Seulement, sur le côté, une étroite barrière.

Quand ils se réveillent, ils ouvrent des yeux vides, un regard de naufragés. Il faut qu'une image familière s'y reflète, les remplisse aussitôt. Sinon leur peau se plisse, leur bouche se tord. On les soulève, on les console. Leur corps fond, épouse la forme des bras qui les

bercent, s'y perd comme elle dans le moelleux de la nuit et c'est pourquoi elle ne bouge pas, se contente de tendre l'oreille, d'espérer un rire, une voix, un signe qui ne vient pas, qui ne viendra pas à cause de ces murs, de l'épaisseur de tous ces murs dressés autour d'elle.

MALGRÉ SA FATIGUE, elle a sorti la vaisselle des cartons, elle a rangé la cuisine. Pour Rosalie, pour que le lendemain, à son réveil, elle retrouve un peu d'ordre autour d'elle.

Elle a fini tard. Son lit n'était pas fait. Elle a renoncé à chercher les draps, s'est enroulée dans une couverture.

Elle savait qu'elle aurait du mal à s'endormir. Pourtant la maison est silencieuse, on n'entend pas les voisins. Il faudra qu'elle s'habitue. À l'étroitesse de sa chambre, elle a laissé la plus grande à Rosalie. À ses murs, si rapprochés qu'ils donnent l'impression de s'incliner l'un vers l'autre en s'efforçant de se rejoindre, des murs sales qui ont gardé les traces de tous ceux qui ont vécu ici. C'est pire encore à la lumière de la lampe. Des taches sombres, des rectangles pâles là où il y avait des tableaux, des éraflures. Mais le loyer est raisonnable et il y a dans chaque pièce des armoires murales, hautes et profondes, elle n'aura pas à acheter trop de meubles, un canapé seulement pour s'y blottir contre sa fille quand elle lui racontera des

histoires, quelques coussins, de petites choses qu'elles choisiront ensemble.

Et de la peinture, de grands pots de peinture. Le rouleau va et vient qu'elle ne peut s'empêcher de promener inlassablement, en attendant le sommeil, sur chaque marque, chaque fissure, une couche claire, onctueuse, pour cacher la fatigue et les rides, guérir les meurtrissures de ce vieux logis en même temps que celles de sa vie.

Mais tout est toujours à refaire. Les taches ne veulent pas s'effacer. On dirait qu'elles s'étalent au contraire, se répandent, grignotent la surface entière de la paroi autour de cette fenêtre qu'elle n'a pas remarquée auparavant, surgie curieusement en face de son lit, derrière laquelle se presse un visage de plus en plus fortement écrasé contre la vitre, un grand ovale blême, des yeux sombres qui s'élargissent, pupilles figées, dilatées, elle penchée sur leur eau noire, leur eau morte qui l'attire.

Elle s'est réveillée en sursaut. Elle a éteint la lampe.

EST-CE QUE L'ENFANT est réveillé ?

Chaque fois qu'elle entend un bruit dans l'escalier, le choc sourd de la porte d'entrée, elle ne peut se retenir d'aller à la fenêtre, de soulever le rideau. La jeune femme qu'elle a vue hier, il fait beau, est-ce qu'elle ne va pas sortir avec lui ? Elle a trop à faire. Les cartons à vider. Les rangements. Et lui, probablement, il s'ennuie. Les jouets au grenier. Si elle pouvait l'emmener là-haut, le laisser choisir. Les cubes à empiler, les livres d'images. Assise à côté de lui, en tourner les pages. Lancer le dé. Elle ne connaît pas son âge. Le lit n'est pas bien grand. Avec une barrière pour l'empêcher de tomber.

Domage qu'il n'y ait pas ici, comme dans d'autres quartiers, une place de jeux. Elle aurait pu s'installer sur un banc, le regarder jouer. Comme au parc. Assis dans le sable, au milieu des pelles et des seaux. Leurs mains serrées sur les cordes des balançoires. Leurs jambes maladroites sur les marches des toboggans. Tous ces enfants dans les bras de leurs mères. Qu'elle a toujours dû se contenter d'observer de

loin. Et voilà qu'il y en a un ici, si proche. À sa portée et hors d'atteinte.

Elle lâche le rideau, ne s'éloigne pas de la fenêtre. Elle attend le bruit de la porte.

À PLUSIEURS REPRISES elle est allée coller son oreille à la porte de sa chambre avant de se décider à l'entrebâiller. Rosalie était allongée dans son lit, les yeux grands ouverts. Pourquoi est-ce qu'elle ne l'avait pas appelée puisqu'elle était réveillée ? Elle n'a pas répondu, tournée maintenant contre le mur, le visage enfoui dans son éléphant en peluche.

Elle s'est assise sur le bord de son lit. Elle caresse ses cheveux, embrasse son oreille. Quand ta chambre sera rangée, elle te plaira, tu verras, nous serons bien ici.

Que se passe-t-il ? Ce silence. Est-ce qu'elle a eu tort de ne pas l'avertir, de ne pas la préparer ? Elle ne voulait pas l'inquiéter, ni qu'elle parle de leur départ. Elle comptait sur le voyage en train pour répondre à ses questions, lui donner, dans la mesure où elle pourrait les comprendre, des explications, mais Rosalie ne l'a pas écoutée ou elle n'a pas compris. Blottie dans un coin du compartiment, elle a fini par s'endormir. Hier elle était fatiguée, désorientée. Mais ce matin ?

Combien de temps faudra-t-il pour qu'elle retrouve son sourire, pour que tout redevienne

comme avant ? Elle a peur, pour la première fois elle a peur de ne pas y arriver. À réorganiser leur vie, à remettre en place d'autres habitudes.

Elle la soulève, la serre, toute raide, entre ses bras, elle et l'éléphant qu'elle refuse de lâcher.

Ici aussi, comme dans sa chambre, les murs sont sales, la peinture s'écaille. Avant de les repeindre, elle devra les poncer, ce sera plus long et plus pénible qu'elle ne l'imaginait. De la poussière partout.

— On va repeindre ta chambre, tu pourras choisir la couleur.

— Quand est-ce qu'on va rentrer à la maison ?

À la cuisine, elle lui prépare une tartine. Rosalie n'en veut pas, elle n'a pas faim.

ENFIN ELLE L'A VUE. Une petite fille. Un bras levé, sa main dans celle de sa mère qui, de l'autre, tenait un sac à provisions. Des cheveux châtain qui s'échappaient de son bonnet, flottaient sur sa nuque. Son trotinement menu. Cette démarche précipitée, un peu oblique des enfants qui lui poignait toujours le cœur parce qu'elle semblait si incertaine, une fuite éperdue, proche de la chute.

Elles allaient faire des courses. Il n'y avait pas de magasin dans le quartier, cela prendrait du temps. Il ne lui restait plus qu'à guetter leur retour, le bruit de la porte. Ensuite sortir, peut-être, pour la voir de plus près, de face, dans l'escalier. Découvrir son visage, son sourire. Saluer. Et puis passer sans rien ajouter. Au parc, elle n'essaie jamais d'engager la conversation. Elle les regarde de loin, les petits et les autres, les promeneurs dans les allées. Même ceux qui marchent seuls, elle n'a pas l'impression qu'ils le sont vraiment. Pas autant qu'elle. Des saluts s'échangent, parfois quelques mots. Ou on sent qu'ils se hâtent vers quelqu'un qui les attend. Des lèvres se posent sur une joue, sur d'autres

lèvres. Des mains se joignent ou dessinent dans l'air, quand ils se parlent, des signes qui se conjuguent. Les couples, les familles. Ils forment un bloc, même quand ils se disputent, élèvent la voix.

Elle, on dirait qu'elle est entourée en permanence d'un cercle glacé, d'un vide hérissé de silence dans lequel personne ne veut pénétrer, que tous évitent en faisant un large détour. Même quand elle s'efforce de leur ressembler, de leur plaire.

Il y a longtemps qu'elle n'a plus essayé. Elle ne doit pas recommencer.

P OUR LA PREMIÈRE FOIS Rosalie s'est un peu détendue, peut-être parce que le grand magasin ressemblait à tous les autres, à ceux dont elle avait l'habitude avant leur départ. Elle a réclamé ses biscuits préférés, l'a aidée à choisir les repas de la semaine. Devant le rayon de jouets, elle a lâché sa main, s'est éloignée si vite qu'un instant elle l'a perdue de vue. Quand elle l'a retrouvée, elle serrait une poupée blonde contre son cœur. Ses yeux brillaient. De plaisir ou est-ce qu'elle était au bord des larmes ? Parce qu'elle s'attendait à devoir la reposer et qu'elle ne voulait pas s'en séparer ? Elle a cédé, aujourd'hui elle ne pouvait se résoudre à lui faire de la peine, à voir de nouveau s'effacer son sourire.

Dans le bus, Rosalie a assis la poupée sur ses genoux, la face tournée de son côté. Le bleu dur des yeux, le rouge criard des lèvres, son air à la fois maussade et ironique, le contraste déplaisant entre la froideur de ce visage et l'abondante chevelure qui l'encadre, ces boucles sinueuses et luisantes. Elles n'auraient pas dû l'acheter, regrette-t-elle, elles auraient dû en choisir une autre, plus jolie. Et maintenant voilà qu'elle lui

parle. Sans se lasser, tout au long du trajet, à voix si basse qu'elle ne parvient pas, alors que sa petite fille se tait depuis si longtemps, à saisir un mot de ce qu'elle lui raconte.

E LLE LES A ENFIN vues déboucher du coin de la rue. La petite serrait à présent une poupée dans ses bras. Sa mère avançait lentement, déséquilibrée par le poids de son sac.

Elle a lâché le rideau avant qu'elles ne puissent remarquer sa présence.

Cela n'avait été qu'une vague idée qu'elle avait écartée. Pourtant elle s'est retrouvée, après avoir enfilé son manteau et ses souliers, à guetter, sur le palier, le bruit de la porte.

———— DÉCHIRURES ————

ELLE AVAIT HÂTE de rentrer, de poser son sac. Elle traînait Rosalie qui refusait de monter, qui voulait qu'on la porte.

C'est alors qu'elle l'a vue descendre lentement les marches en se cramponnant à la rampe. Très droite, les épaules raides, les doigts crispés sur la main courante comme si elle avait peur de tomber ou de les croiser.

Elle a tiré sa fille de côté pour la laisser passer. Mais arrivée à leur hauteur, elle s'est arrêtée, l'air un peu gênée, comme si elle cherchait, sans trop savoir comment, à engager la conversation. Et tout à coup elle s'est penchée, a soulevé Rosalie, viens, je vais t'aider puisque tu es si fatiguée.

La petite dans les bras, elle a fait demi-tour, s'est lancée dans l'escalier. Quand, après un moment de surprise, elle les a rejointes, sa fille était debout sur le palier, l'inconnue accroupie devant elle. Tu as une belle poupée, l'a-t-elle entendue dire. Oui, mais elle a froid, elle n'a pas de manteau. Elle a encore caressé sa joue, du dos de la main, un geste rapide et maladroit, avant de leur tourner le dos, de s'enfuir.

Pendant qu'elle vide son sac à la cuisine, Rosalie joue dans sa chambre. Elle entend sa voix, un murmure pressé, monotone. Mais que peut-elle bien raconter à sa poupée ? Est-ce que cela ne va pas bientôt cesser ? Et cette femme dans l'escalier ? Elle ne lui a même pas adressé la parole, seule sa fille semblait l'intéresser. Elle ne donne pourtant pas l'impression d'être très à l'aise avec les enfants, elle n'en a probablement pas et c'est dommage, des compagnons de jeu, ç'aurait été bien pour Rosalie.